

Marc Strauss

Sexualité : tout n'y est pas symptôme

Reprenons et poursuivons ici un débat entamé à Marseille, notamment avec Françoise Gorog, lors de la Journée nationale des collègues cliniques.

Nous avons relevé qu'il arrivait à Lacan de parler de troubles sexuels qui n'étaient pas pour autant des symptômes. Ainsi, par exemple, il dit de la frigidité dans ses « Propos directifs pour un congrès sur la sexualité féminine » qu'elle « apparaît hors de la trame des symptômes », alors même qu'elle « suppose toute la structure inconsciente qui détermine la névrose ¹ ».

Il poursuit en avançant qu'elle peut être mobilisée, parfois incidemment, mais toujours dans un transfert. L'appel à l'idée de mobilisation souligne la distinction entre frigidité et symptôme, auquel semble réservé le terme d'interprétation ici soigneusement évité.

Lacan, pour préciser le statut de ce trouble, le qualifie, quelque lignes plus loin, de « défense commandée symboliquement », une défense qui peut être modifiée par un « dévoilement de l'Autre intéressé dans le transfert ». Là encore, pas question d'interprétation. Mais le fait qu'il la qualifie de défense nous permet de préciser sa différence avec le symptôme dans la mesure où ce dernier suppose toujours deux choses : la première, la présence en lui d'une valeur de jouissance, le retour du refoulé freudien, absent dans la seule défense ; la seconde, son articulation signifiante. Ainsi s'explique l'évitement du terme d'interprétation, dans la mesure où cette dernière d'une part doit porter sur la jouissance qui justement ici fait défaut et d'autre part consiste en un déchiffrement des signifiants qui en constituent l'articulation.

1. J. Lacan, « Propos directifs pour un congrès sur la sexualité féminine », dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 731.

Pour se situer hors de la trame des symptômes, cette frigidité n'en indique donc pas moins une position du sujet dans sa relation à l'Autre. Lacan l'explique à partir d'une « identification imaginaire de la femme à l'étalon phallique du fantasme ». C'est cette identification qui empêche la « réceptivité d'étreinte à se reporter en sensibilité de gaine sur le pénis », le sujet se trouvant pris dans le ou bien-ou bien, « entre une pure absence et une pure sensibilité », et choisissant, sur le modèle du narcissisme du moi, la pure absence aux dépens de la sensibilité.

On le voit, cette frigidité est donc située comme ce que nous pourrions appeler un symptôme préanalytique, au sens non temporel mais structural du terme, dans la mesure où la réduction du sujet à son identification imaginaire suffit à en rendre compte. La mobilisation de l'Autre intéressé dans le transfert s'éclaire ainsi comme un passage de la relation imaginaire à l'Autre à sa dimension symbolique, ce qui correspond aussi à l'entrée du sujet dans la trame du discours articulé, champ où se déploie le symptôme comme tel.

Là aussi, Lacan illustre ce passage en opposant chez la femme d'un côté l'identification à l'image phallique et de l'autre, derrière la voile, son adoration pour l'homme mort ou l'amant châtré, représentations de la virilité consacrée par la castration. La figure du Christ est explicitement sollicitée, par l'évocation de la piété, pour rendre compte de l'étendue de cette fonction d'incube idéal.

Quelques remarques sur l'imperfection nécessaire du psychanalyste trouveraient certainement ici leur place pour rendre compte de la voie du possible dévoilement de l'Autre intéressé dans le transfert.

Mais, outre ce symptôme de frigidité qui n'en est donc pas un au sens analytique, dans ce même texte, au paragraphe précédent, Lacan est allé jusqu'à poser que tout ce qui est sexuel n'est pas accessible à l'analyse. Pour définir le champ de ce qui relève de l'analyse, il est, il faut y insister, on ne peut plus explicite : c'est celui que « la médiation phallique draine ».

Citons ce passage d'introduction au chapitre VII du texte « Propos directifs pour un congrès sur la sexualité féminine », intitulé « Méconnaissances et préjugés », dans son entier : « Au même point convient-il d'interroger si la médiation phallique draine tout ce qui

peut se manifester de pulsionnel chez la femme, et notamment tout le courant de l'instinct maternel. Pourquoi ne pas poser ici que le fait que tout ce qui est analysable est sexuel, ne comporte pas que tout ce qui est sexuel soit accessible à l'analyse ? »

Quels sont alors, outre sa référence qu'il vient de faire à l'instinct maternel, les points que Lacan va développer dans les quatre paragraphes de ce chapitre ?

Il s'agit dans les deux premiers de la méconnaissance du vagin et du masochisme féminin. Mais loin qu'ils soient entérinés par Lacan, ils sont portés au compte des préjugés. Préjugés masculins d'abord, préjugés des analystes ensuite. C'est ainsi que la méconnaissance du vagin est dite par lui « supposée », et ramenée à un refoulement, alors que le masochisme féminin est rapporté à un fantasme masculin : « Peut-on se fier à ce que la perversion masochiste doit à l'invention masculine, pour conclure que le masochisme de la femme est un fantasme du désir de l'homme ? »

Dans les paragraphes suivants, il interroge la façon dont les analystes ont traité les fantasmes d'effraction des frontières corporelles des femmes. Il récuse avec force l'analogie grossière avec la rupture de la membrane ovulaire, et renvoie à l'éclairage par Freud du tabou de la virginité. Il ne développe pas cette référence freudienne mais se réfère au vaginisme qu'il distingue aussitôt des symptômes névrotiques : « Car nous confinons ici au ressort par quoi le vaginisme se distingue des symptômes névrotiques, même quand ils coexistent, ce qui explique qu'il cède au procédé suggestif dont le succès est notoire dans l'accouchement sans douleur. »

Lacan conclut ce paragraphe, non en nous donnant l'interprétation de ce vaginisme, mais en insistant sur le fait que l'analyste est tout aussi offert qu'un autre à un préjugé sur le sexe, passé ce que lui découvre l'inconscient.

Que reste-t-il alors dans ce chapitre qui nous illustrerait ce qui du sexuel ne serait pas accessible à l'analyse ? Il y a certes les préjugés sur le sexe, y compris ceux des analystes, qui ne sont pas sans nous évoquer la défense dont nous avons parlé à propos de la frigidité. D'où l'intuition que les analystes en question devraient s'intéresser à l'Autre en jeu dans ce préjugé. Et c'est bien ce qu'indique

2. *Ibidem*, p. 730.

Lacan quand il nous invite, sur les traces de Freud, à « ne pas réduire le supplément du féminin au masculin au complément du passif à l'actif ».

Il y a aussi, outre l'instinct maternel qu'il ne fait qu'évoquer, le vaginisme qu'il ne développe qu'à peine. Certes, de ce dernier la référence au fait qu'il cède à la suggestion, en quoi il se distingue de la frigidité, donne une indication sur le niveau imaginaire où ce symptôme, qui se distingue des symptômes névrotiques, se situe, et où il répond. En effet, il n'est pas nécessaire dans ce cas, au contraire de la mobilisation du symptôme de frigidité, d'opérer un passage de l'identification imaginaire à l'implication du manque symbolique ; un remaniement de l'imaginaire suffit et il n'est nul besoin de déplacer le registre de l'Autre intéressé dans le transfert.

Concluons ces remarques tirées d'un seul texte de Lacan sur les symptômes sexuels qui se distinguent des symptômes névrotiques, ou alors ne s'inscrivent pas dans leur trame, par quelques questions, auxquelles nous espérons que le Rendez-vous de juillet apportera quelques réponses. Ainsi, existe-t-il chez les femmes d'autres symptômes ou manifestations sexuelles qui ne sont pas accessibles à l'analyse ? Et chez l'homme, névrosé ou pervers s'entend, l'incontournable présence de l'organe rend-elle la médiation phallique tout aussi incontournable ? Et si oui, tout ce qui est sexuel chez lui est-il analysable ? Gageons que non...